

ENTRETIEN AVEC BRUNO LATOUR ET FRÉDÉRIQUE AÏT-TOUATI

Dans *Inside*, création que vous reprenez cette saison au théâtre Nanterre-Amandiers, vous confrontez le public au fait que, contrairement à l'idée reçue, nous ne sommes pas sur la terre mais dedans. Pouvez-vous préciser en quoi consiste cette différence et à quoi elle se réfère ? Est-ce que comprendre ce que signifie « être dedans et non sur » implique non seulement une perception différente de sa présence au monde, mais aussi une façon différente de vivre le fait d'être un terrien ?

Bruno Latour : À l'origine *Inside* était lié à un projet de Philippe Quesne, *Welcome to Caveland*. Cela induisait l'idée d'une descente qui allait assez bien avec le livre que j'écrivais à ce moment-là qui s'intitule *Où atterrir ?*. Cela veut dire en gros que jusqu'à il y a peu, dans la période, disons, « moderne », nous étions suspendus en l'air. Or voilà que brusquement on s'aperçoit que les conditions qui nous permettaient de manœuvrer quelque chose du futur, tout ce qui a à voir avec le progrès, commencent à manquer. Donc il s'agit bien de descente au sens que cela a pour les gens qui prennent de la drogue. Autrement dit, une forme de dégrisement, une plongée, un atterrissage ; quelque chose qui est lié à la notion de catastrophe – ce qui n'était pas le cas au départ. Par conséquent la proposition de Philippe Quesne nous convenait très bien. Cela dit, *Inside* est aussi lié à une histoire différente correspondant à l'opposition entre la terre vue de l'extérieur au sein d'un monde universel et infini et la terre géophysique à l'intérieur de laquelle nous sommes confinés. Même si on trouve d'autres terres, j'espère que cela arrivera un jour, il est peu probable qu'il y ait de la vie et encore moins probable que l'on puisse jamais y aller. Donc c'est de tout ça qu'il est question dans *Inside* avec aussi une blague de philosophe potache où il est question de retourner dans la caverne de Platon.

Frédérique Aït-Touati : Du point de vue de la mise en scène, *Inside* correspond très littéralement au fait de placer Bruno à l'intérieur des images. C'est un geste simple, un jeu avec le format de la conférence classique : que se passe-t-il si l'image en deux dimensions du powerpoint devient le plateau de théâtre ? L'image devenant alors un espace que Bruno peut habiter en jouant sur les effets de profondeur. C'est ce que permet un dispositif de tulle placé en avant-scène, derrière lequel Bruno est placé et disparaît parfois. Quant aux images du powerpoint (les « slides »), nous les avons soigneusement travaillées avec des artistes et des architectes : Alexandra Arènes, Axelle Grégoire et Sonia Lévy. Ces images utilisées comme documents dans le cadre de conférences classiques deviennent des images-espaces et transforment le plateau en espace immersif. Bruno se trouve à l'intérieur de l'image, et non plus en surplomb comme dans le cadre de la conférence classique.

Dans cette conférence-performance, vous revenez beaucoup sur la notion de « zone critique ». En quoi consiste exactement cette zone critique ?

Bruno Latour : « Zone critique », c'est un terme plutôt banal quand on l'utilise dans le sens de zone problématique ou dangereuse. Mais dans *Inside* il est pris dans un sens en relation avec la couche superficielle de la terre à savoir ces quelques kilomètres de haut en bas à l'intérieur de laquelle la conférence-performance nous installe. C'est assez difficile à comprendre, en fait, ce qu'est vraiment cette zone critique, parce que la vision que l'on a de la planète, c'est une vision de la « planète bleue » vue de l'extérieur, vue d'un lieu que personne n'habite, où personne ne se trouve. Même les cosmonautes ne voient pas la terre comme on la voit avec les appareils de la NASA. Au début du spectacle, l'idée à la fois scénographique et intellectuelle est de trouver une autre façon de présenter l'habitat qu'on peut définir comme « zone critique ». Zone critique est le terme scientifique, ce n'est pas la nature, ce n'est pas la terre, ce n'est pas le globe, c'est précisément une cavité, une sorte de plissage à l'intérieur du monde. Et quand on dit le monde, il s'agit du monde dans lequel on vit et qui n'est pas si facile à connaître.

Peut-on revenir un peu sur le mot « critique » qui qualifie cette zone. Est-ce qu'on l'appelle ainsi parce qu'elle est dans un état critique, par exemple ?

Bruno Latour : Oui il y a cet aspect. Il y a aussi le fait qu'en physique le mot « critique » signifie « loin de l'équilibre ». Il y a « critique » au sens où il faut faire attention. Enfin il y a « critique » au sens banal du terme, banal, c'est-à-dire important, c'est-à-dire qu'on est tous concernés, qu'on est tous en train de se dire : si cette zone-là disparaît, on disparaît nous aussi. Ce qui était un peu moins vrai quand on a créé ce spectacle. Le thème de la colapsologie n'était pas encore installé dans la conscience collective comme c'est le cas aujourd'hui. Les choses évoluent très vite. Avec *Inside*, on répondait à la proposition de Philippe Quesne : rendez-nous sensible le genre de monde dans lequel on va descendre.

Frédérique Aït-Touati : Bruno ne fait pas un spectacle au sens ordinaire de ce mot. Il donne sa conférence en tant que philosophe. C'est important pour nous de le préciser. Il n'est pas sur scène en tant qu'acteur, mais en tant que conférencier.

Inside a été créé en 2016. Cela veut dire qu'il y a trois ans, on ne parlait pas encore de colapsologie ? Et donc que le sentiment catastrophique s'est considérablement accentué au cours des trois dernières années ?

Bruno Latour : C'est certain, dans la population le

sentiment de catastrophe s'est beaucoup accentué. Et ce n'est pas forcément une bonne chose. Parce que la colapsologie a un caractère viral quelque peu envahissant. Contrairement à ce que beaucoup croient, le sentiment de la catastrophe n'amène pas forcément à s'intéresser à ce qui se passe vraiment. C'est pour ça que l'expression « zone critique » est plus appropriée pour qualifier la situation, plutôt que de parler de crise écologique ou de crise climatique, par exemple. Parce qu'il s'agit d'abord d'une crise d'habitation. En ce moment j'ai une exposition à Karlsruhe, *Landing on Earth*, qui consiste à montrer que bizarrement aujourd'hui on cherche à atterrir. On ne peut plus se projeter dans l'avenir comme on le faisait avant. À présent beaucoup de gens se demandent : où est-ce que je suis ? où est-ce que je vais ? Ils sont à la dérive. Or il n'était pas prévu qu'ils doivent se poser ce genre de question. Ils étaient supposés savoir qu'ils étaient sur terre. Maintenant on se demande : c'est quoi être sur terre ? Ce n'est pas évident. Il revient donc aux arts, à la philosophie, aux sciences d'essayer de préciser un peu cette question. Pour ma part, j'ai la chance de travailler avec Frédérique, donc la question que l'on explore depuis longtemps, depuis une autre pièce, *Gaïa Global Circus*, c'est de se demander comment le théâtre permet d'aborder des questions qui sont à la fois trop douloureuses et trop abstraites pour être traitées simplement par un discours philosophique. Ce que je fais aussi, bien sûr. Mais ce qui est vraiment intéressant, c'est que c'est mis en scène par Frédérique.

Vous décrivez vos spectacles comme des conférences-performances, mais aussi comme des séries de tests. À quoi correspondent ces tests ?

Frédérique Aït-Touati : Cela renvoie, là aussi, à la notion de zone critique. Un de nos points de départ, c'est : si nous ne sommes pas sur cette boule bleue selon l'image du globe terrestre fournie par la NASA, alors où sommes-nous ? Tout le travail de Bruno consiste à montrer à quel point on est obligés de s'équiper, de s'appareiller pour faire apparaître petit à petit cette zone critique. Elle n'est pas donnée comme une image déjà là. On ne peut pas aller la chercher dans le stock iconographique des représentations de la terre. On est obligés de la créer de toutes pièces en quelque sorte. C'est pour ça que la dramaturgie d'*Inside* travaille sur des couches successives, sur une succession d'images qui tentent d'approcher cette nouvelle conception de la terre. Quand on parle de tests cela veut dire qu'on essaie des représentations. Il y a une économie de moyens volontaire. Esthétiquement, on est très loin des grands spectacles écologiques. On ne va pas donner à voir une terre ravagée ou détruite. On préfère utiliser des diagrammes scientifiques. On se sert, en gros, des matériaux sur lesquels Bruno travaille. Et là ma démarche, c'est de me demander comment cela peut devenir scénique, comment cela peut devenir intéressant à partager avec le public. Il y a des moments où est posée la question : cela veut dire quoi être à l'intérieur ? Et là le travail sur les images et l'animation d'Alexandra Arènes, Axelle Grégoire et Sonia Lévy joue un rôle essentiel. Elles proposent par leurs dessins, leurs cartes, une manière de représenter notre position dans l'espace comme une nouvelle cosmologie. Il y a aussi toutes les représentations par diagrammes, qui est la façon dont Bruno travaille les concepts, notamment dans la dernière partie d'*Inside* qui est une partie plus politique où là aussi il est question de positionnements qui vont être opérés par des triangulations, des pôles, etc..

Bruno Latour : Cela fait quarante ans que personne ne comprend rien à mes diagrammes, mais là enfin on les comprend.

Frédérique Aït-Touati : Parce qu'ils sont grands. Ils sont déployés dans l'espace. Il y a une spatialisation de la pensée qui, je crois, nous intéresse beaucoup tous les deux.

Dans *Moving Earths*, votre nouvelle création, vous mettez en parallèle deux moments de l'Histoire : le décentrement du regard opéré par Galilée au XVII^e siècle avec le passage du monde clos ptoléméen à l'univers infini et une forme de retour, ce que vous appelez « atterrir », opéré aujourd'hui dans la foulée des découvertes de James Lovelock et Lynn Margulis. Pouvez-vous nous en dire plus sur ce parallèle qui est loin d'être évident ?

Bruno Latour : Oui en posant Galilée d'un côté et les scientifiques James Lovelock et Lynn Margulis de l'autre, cela fait un assez beau contraste. On a deux formes de révolution dans le mouvement de la terre, même s'il ne s'agit pas tout à fait de la même terre. La terre de Galilée est une terre astronomique qui tourne autour du soleil, tandis que la terre de Lovelock et Margulis est un matériau chimique construit par les vivants, qui n'est pas tout l'univers, mais qui est la terre dans laquelle on est. La seule dont nous ayons l'expérience, d'ailleurs. Toutes nos autres expériences du monde infini sont de fait médiées à l'intérieur de cette minuscule couche de la zone critique. Tout cela pose aux gens des problèmes de représentation et d'affects très profonds. Tout comme c'est le cas pour les découvertes de Galilée dans la pièce *La Vie de Galilée* de Bertolt Brecht. Comme l'a bien perçu Brecht, Galilée est un personnage très intéressant du point de vue dramatique. Alors c'est très intéressant de faire un parallèle avec la situation actuelle sachant que le problème n'est pas très différent. De même que l'ordre social est profondément perturbé aujourd'hui avec ce qui arrive à la terre comme en témoigne par exemple la chaise vide de Trump lors du sommet du G7 en août à Biarritz au moment d'aborder la question du réchauffement climatique. Cette chaise vide, cela aurait aussi bien pu être une scène dans la pièce de Brecht où un cardinal furieux aurait refusé de s'asseoir. De même qu'il est insupportable de concevoir que la terre se meut, il est insupportable de reconnaître le dérèglement climatique. La question désormais n'est plus tellement que la terre se meut, mais, pour reprendre l'expression de Michel Serres, que la terre s'émeut. Ce parallèle est, je crois, une bonne façon de faire comprendre l'importance de la révolution actuelle. Parce que très bizarrement, tout le monde aujourd'hui s'inquiète beaucoup de cette question, située comme un problème écologique, comme un problème lié à la nature, et non comme un problème d'existence sociale, de cosmologie, de construction d'un collectif. C'est ça qui nous intéresse. Alors là on a un nouveau dispositif visuel et moi je m'efforce de survivre au sein de ce dispositif qui

est plus compliqué que celui d'*Inside*.

Frédérique Aït-Touati : Non, il est plus simple au contraire. Cela consiste à prendre le bureau de Bruno comme espace scénique. Le bureau est filmé du dessus et projeté en grand sur un cyclorama. Cela permet de décupler les images de la fabrique intellectuelle. Concrètement, Bruno est à la table et construit son parallèle, cette symétrie entre le XVIII^e siècle et aujourd'hui en accumulant des preuves, des éléments, des films et toujours ces fameux diagrammes qui sont cette fois tracés en direct sur le bureau noir à la craie. Dans le spectacle, Bruno montre aussi les liens entre l'infiniment grand et l'infiniment petit convoquant pour cela les recherches de Lovelock et Margulis. Ce qui veut dire qu'on travaille aussi sur des effets d'échelle.

James Lovelock, qui vient d'avoir cent ans, est un personnage hors du commun. Georges Monbiot, journaliste au Guardian, a dit de lui qu'« aucune personne vivante n'a autant contribué à notre compréhension des réactions de la planète au réchauffement climatique ». C'est un personnage éminemment théâtral auquel vous vous intéressez depuis longtemps. Comment expliquez-vous que son hypothèse de Gaïa ait rencontré autant de difficultés à être acceptée ?

Bruno Latour : Lovelock est arrivé au mauvais moment. Il a publié ses recherches dans les années 1960 en Californie dans l'indifférence générale. L'époque n'était pas propice à ce genre de découvertes. En fait sa thèse sur Gaïa commence à peine à être extraite de sa gangue. C'est quelque chose qu'il faut travailler comme un diamant. Il y a l'histoire longue de la terre – cela, d'autres l'avaient dit avant. Mais il y a surtout le lien entre les parties atmosphériques, géologiques et cette énorme découverte de l'autorégulation, le fait que le système Terre ait, sinon un but, du moins quelque chose qui ressemble à un but à savoir de maintenir ses propres conditions d'existence. Avec évidemment le conflit par rapport à la situation dans laquelle nous sommes, où tout le monde est conscient qu'on modifie un certain état d'équilibre, mais sans savoir d'où vient cet état d'équilibre. Tout cela est jeté dans une série de livres importants par Lovelock. Maintenant on essaie de trier et de développer. Cela, c'est la partie scientifique de ce que j'essaie de faire. Mais il y a aussi une partie qui se dramatise admirablement. Il a cent ans. C'est un personnage excentrique, un maverick. C'est un peu moins le cas en ce qui concerne Lynn Margulis, mais la rencontre entre ces deux scientifiques, tous deux un peu dissidents dans leurs disciplines, c'est quelque chose de très stimulant à traiter au théâtre.

James Lovelock, Lynn Margulis, Galilée : trois personnages de théâtre ?

Bruno Latour : Oui le parallèle avec Galilée correspond parfaitement. Il était ingénieur, travaillait à l'arsenal de Venise. Il inventait des machines. Il y a beaucoup de parallèles avec Lovelock. Mais le phénomène fondamental, c'est cette terre qui s'émeut, qui était dans un certain état, état très instable, un état de transformation bien sûr avec cette notion d'autorégulation. Et voilà que tout ça est modifié par l'activité des humains et que cette question de la modification a quelque chose de très paradoxal qui est qu'elle occulte les esprits d'à peu près tout le monde sur la planète. On a tous notre idée de quelque chose qui était relativement réglé depuis ce que les géologues appellent l'holocène et dont on voit maintenant la transformation beaucoup plus rapide qu'on ne le croyait. Mais la base scientifique de cette connaissance est très peu répandue. C'est très curieux la notion d'un système en voie de transformation rapide si on ne fait pas quelque chose, symbolisé par les 1,5 degrés ou 2 degrés qu'il ne faut pas dépasser dont les médias parlent quotidiennement. Tout le monde dit qu'il ne faut pas les dépasser, donc cela veut dire qu'il y a bien une autorégulation. Sinon pourquoi ne pas les dépasser ? Or c'est un fait étrange que cette découverte fondamentale ne rentre pas dans la conscience générale. Alors Lovelock se dit : mes articles scientifiques ne convainquent pas, donc je vais écrire des livres grand public. Et ça, Frédérique et moi, on le fait avec le théâtre. Vous ne comprenez pas l'argument ? Eh bien on va vous le mettre en scène.

ENTRETIEN RÉALISÉ PAR HUGUES LE TANNEUR, SEPTEMBRE 2019.

